

# LE LIBRE JOURNAL

*de la France Courtoise*

N°  
110



Décadaire  
de civilisation française  
et de tradition catholique

*L'année Saint Martin commence.*

- ❑ Bigeard capitule en rase campagne
- ❑ Mitterrand-frère aimait les Bulgares comme Hernu
- ❑ Lugan éclaire le pot au noir
- ❑ Les évêques Français font des *cauchonneries*
- ❑ Fersan et Lebec saluent Clinton II
- ❑ Et Cohen se lance dans l'immobilier



# Lettres de chez nous

## Lettre ouverte au général Bigeard sur ses propos à Radio Courtoisie

**L**e soldat, l'homme d'action courageux, le meneur d'hommes que vous fûtes a toute ma considération.

Mais je pose la question à l'homme qui a servi en Indochine et en Algérie : que sont devenus les supplétifs et les populations civiles qui ont cru en votre parole ?

Que sont devenus les hommes dont vous avez engagé la vie et la foi ?

A quoi tout cela a-t-il servi, au regard de l'Histoire ?

Vous dites et répétez, parlant de la France : "J'ai l'impression d'assister à une entreprise de sabotage ... le policier n'ose plus arrêter ... les instituteurs n'osent plus faire des observations".

Et, ayant dit, vous renouvez vos encouragements à Chirac ?

Et vous rejetez sans appel ceux qui luttent pour la cause nationale ?

Les écrivains et journalistes poursuivis en justice, les hommes, les

femmes, de tout âge, les militants, les dirigeants pas trop nombreux, souvent exposés seuls ou à deux et n'ayant ni FM, ni commando "para" pour se défendre des bandes ethniques, les responsables qui subissent des pressions bien peu démocratiques et des coups tordus visant leur famille, leurs biens, leur situation professionnelle, vous les méprisez ?

Vous leur montrez moins de considération qu'au tueur FLN Ben Maïdi auquel vous racontez avoir fait "rendre les honneurs" ?

Mon général, le sans-grade qui prend plume a dirigé pendant dix-sept ans et dans de rudes conditions une petite entreprise familiale qui, bien que prospère et sérieusement gérée, a été détruite par ce système auquel vous renouvez allégeance et confiance.

Il vit aujourd'hui avec femme et enfants en HLM dans une de ces cités "enrichies" d'une immigration variée et active et dans la situation très enviable de "RMiste".

Jusqu'à maintenant, j'avais gardé le silence ; vous avez mis le feu aux poudres ; merci, je me sens mieux !

Allez, mon général, ce "client de Le Pen", comme vous dites, a bien compris ce que représente la "marque Bigeard" :

Votre vulgarité, croyez-vous, vous rend sympathique aux yeux des masses incultes.

Votre label de héros officiel, qui n'a pas la langue dans sa poche, vous rend, pensez-vous, crédible aux yeux des autres.

Alors, vous attendez qu'on fasse appel à vous, vos propos le montrent bien.

Mais contre qui ? Contre l'envahisseur, le pourrisseur, le profiteuse, le saboteur ?

Non ! On vous voit venir, mon général : vous êtes prêt à servir, mais "du côté du manche".

Contre les pelés, les galeux du Front national, contre celui à propos duquel vous sifflez : *"le p'tit Mégret, là, il vous coup'rait en deux d'une rafale en moins d'deux, quoi, hein"*.

Je ne pense pas que ce soit la spécialité de Monsieur

Mégret de couper les gens en deux - en moins de deux. En revanche, à qui cette image s'appliquerait-elle comme un gant, mon général ?

Il faut reconnaître qu'une fois de plus vous êtes à l'avant-garde pour l'assaut. Et derrière suivent les nettoyeurs de tranchées de la Loi Toubon.

A quatre-vingt "berges", héros reconnu, Grand Croix de la Légion d'honneur, auteur bien vendu, ancien ministre, chouchou des médias, qu'est-ce qu'il vous faut de plus, mon général ? Qu'est-ce qui vous fait saliver ? Qu'est-ce qui vous inspire cette bassesse ? L'argent ? Une étoile de plus ? Le bâton de maréchal sur le couvercle de votre cercueil ?

Ou simplement l'ambition de laisser votre nom dans l'Histoire ?

Fût-ce, faute d'y être parvenu en bataillant contre les ennemis de la France, en combattant ses amis ?...

**J.G. Paris**

**LE LIBRE JOURNAL**

*de la France Courtoise*

139, bd de Magenta - 75010 Paris

Tél. : (1) 42.80.09.33.

Fax : (1) 42.80.19.61.

Directeur : **Serge de Beketch**

« Le Libre Journal de la France Courtoise » est édité par la Sarl de presse SDB, au capital de 2 000 F

Principaux associés :

**Beketch, Fournier**

Directeur de publication :

**Danièle de Beketch**

Commission paritaire :

74 371

Dépôt légal :

à parution.

Imprimerie :

R.P.N Le Blanc-Mesnil

ISSN : 1244-2380

Ce numéro contient un encart

entre les pages 12 et 13

Abonnement

1 an 600 Frs,

à **SDB**,

139 boulevard de Magenta

75010 Paris

42.80.09.33





# Editorial

## La complicité des pourris

Le 30 octobre, *L'Express* révélait, sous la signature de Jérôme Dupuis et de Jean-Marie Pontault, après des mois d'enquête et sans que le moindre doute puisse subsister sur le bien fondé de cette accusation, que Charles Hernu, défunt ministre de la Défense de Mitterrand, avait été un agent du KGB.

Dans n'importe quel pays civilisé, une révélation aussi formidable, au sens premier du terme, aurait provoqué un raz de marée politique.

On aurait vu les ténors se prendre au collet à l'Assemblée, on aurait lu des manchettes vengeresses dans les journaux, on aurait assisté à des débats sanglants à la télévision. Il y aurait eu des démissions, des excommunications, des condamnations, des manifestations peut-être.

Au Japon, il y aurait eu des suicides. En Grande-Bretagne, des démissions. En Israël, des arrestations.

En France, rien.

La tempête politique s'est limitée à un clapotis.

Il faut dire que tout a été fait pour cela.

Toute la classe médiatico-politique, jusqu'aux auteurs de l'article, s'est empressée de verser de l'huile sur les flots pour apaiser la tempête.

Certains ont mis en doute le sérieux du dossier et demandé une enquête gouvernementale en sachant parfaitement qu'elle était

impossible puisque la mort de l'intéressé avait éteint toute action.

D'autres ont carrément démenti, sans rien connaître du contenu du dossier.

D'autres encore ont expliqué, sans rire, qu'Hernu n'avait jamais rien révélé d'intéressant aux Soviétiques et qu'il avait cessé de trahir dès qu'il était devenu ministre.

Des journalistes, des ministres, des diplomates, des officiers supérieurs, des policiers, des magistrats, des élus d'extrême gauche, de gauche, du centre, de la fausse et même de la vraie droite se sont bousculés pour expliquer que tout cela était très exagéré, que l'on n'avait pas de preuves, qu'au demeurant Hernu n'avait fait qu'imiter des centaines de ses contemporains.

Pas un hebdo n'a repris l'enquête. Pas une télévision n'a organisé le moindre débat. Même *L'Express* n'est pas revenu sur la question, sauf pour un commentaire détaché et vaguement gêné sur le thème « On était bien obligé ».

Une semaine plus tard, personne n'en parlait plus.

Si, vraiment, cette formidable complicité ne suffit pas à convaincre les Français que ce pays est pourri, que ce régime est pourri, que sa classe politique et sa presse sont pourries, que ses institutions sont pourries, alors on peut craindre que rien, jamais, n'y parvienne.

S de B







## AU FOU !

 A son retour du Moyen-Orient, Chirac a aussitôt reçu le Grand Rabbin Sitruk et le polyprésident du Consistoire Kahn qui exigeaient des explications sur l'attitude du président de la République à Jérusalem. En sortant de l'Élysée, les deux censeurs ont commenté, bonhomme : "L'incident est clos !" Mais que Chirac n'y revienne pas !


## AU FOU ! (Bis)

 Lors de l'avant-dernier conseil des ministres, Chirac a demandé au gouvernement d'agir contre les portiers de boîtes de nuit qui interdisent l'accès de ces lieux de plaisir aux gens de couleur. A joindre au dossier médical de l'intéressé.

## AUX FOUS

 Du coup, SOS-Racisme exige la réunion immédiate de "tous les ministres concernés autour d'une table ronde avec les patrons de boîtes de nuit et les représentants des jeunes". Pourquoi pas un référendum national ?

## POURRIS

 Le procureur Davenas qui bloquait le dossier Tiberi étant parti en vacances au Népal, son adjoint, Hubert Dujardin, avec lequel il est en guerre ouverte, en a profité pour déclencher une procédure de mise en examen contre la femme du maire de Paris accusée d'avoir été payée

# Nouvelles

## Mitterrand-frère a bien connu

**S**elon *L'Express*, lorsqu'en 1992 Fournet, alors directeur de la DST, informa Mitterrand de la trahison de son défunt ministre de la Défense, le premier mouvement du chef de l'État fut de stupeur épouvantée et d'acablement. Ensuite de quoi, il imposa le "secret Défense".

Ce n'est guère étonnant. La chose avait dû lui remettre en mémoire un très douloureux souvenir : dix ans plus tôt, Mitterrand avait été contraint d'envoyer au casse-pipe médiatique un de ses plus proches courtisans pour sauver son propre frère d'un scandale qui, dans un pays véritablement démocratique, aurait provoqué un soulèvement des consciences pouvant déboucher sur une véritable révolte nationale.

Voici les faits. En décembre 1983, l'hebdomadaire dont j'étais à l'époque le rédacteur en chef révéla que le frère aîné de François Mitterrand, Robert (le père du prouproutant Frédéric), était depuis quinze ans en relations très étroites avec des agents de la DS, le KGB bulgare.

Ce même service qui, on vient de l'apprendre, avait recruté en 1953 Charles Hernu, futur ministre de la Défense de Mitterrand et vieil ami et collaborateur de son frère Robert avec lequel il travailla, dans les années 60, à préparer la candidature de François à la présidentielle

de 1965.

Comment ce lien entre le frère du président de la République française et le KGB bulgare s'était-il noué ?

Très simplement, en apparence.

Depuis la guerre, Robert Mitterrand cumulait les jetons de présence dans les conseils d'administration de mastodontes de l'industrie (Houillères du Nord, Sofrémine, Sperry Univac, Air Liquide, CIT Alcatel, machine Havas, CGE, etc.).

C'était, certes, une activité normale pour ce polytechnicien, ingénieur diplômé de l'École d'application des manufactures de l'État, mais c'était aussi une façon de servir, dans le monde de la haute industrie, la carrière politique d'un frère qu'il avait toujours vénéré.

Robert avait d'ailleurs, à la demande de son cadet, été l'associé du milliardaire ami de François, Roger Patrice-Pelat, dans la société Vibrachoc.

On s'en souvient, sur ordre de Mitterrand l'État fut contraint de racheter Vibrachoc à Pelat à un prix plusieurs fois supérieur à sa valeur réelle.

L'affaire provoqua un scandale que seule la mort providentielle autant qu'inattendue de Pelat parvint à étouffer avant qu'il ne contraigne le président de la République à une démission piteuse.

En 1983, donc, Vincent Acker, chef des informations de *Minute*, apprend que l'une au moins des innom-

brables sociétés dont Robert Mitterrand s'occupe pour le compte de son frère n'est pas une affaire comme les autres : c'est la Danubex, dont il est président d'honneur depuis 1968.

La Danubex appartient en effet à un bouquet de sociétés dont une partie constitue un groupe dirigé par un avocat suisse du nom de Otto Boss, et l'autre partie est associée à une société Omnipol.

Or, Acker découvre d'abord que l'avocat est le conseiller financier, c'est-à-dire — la chose est courante en suisse — le paravent légal, d'un certain Béchir Celenk, lequel est connu comme un trafiquant de drogue international.

C'est une relation gênante pour le frère du président.

Mais il y a pire encore. Au moment où *Minute* publie son article, Béchir Celenk est détenu-protégé en Bulgarie. Et les autorités communistes refusent de le livrer à la police italienne qui le réclame.

Pour quelle raison ?

Eh bien, parce qu'ils ont acquis la conviction qu'il a été l'une des chevilles ouvrières du complot monté par les services bulgares en vue de faire assassiner Jean-Paul II par le tueur turc "d'extrême droite" Ali Ağça.

Ça ne s'arrange pas pour Robert.

Mais ce n'est pas tout. Car la société tchèque Omnipol, qui contrôle elle aussi partiellement Danubex, a pour activité la fabrication





## le KGB bulgare, lui aussi...

d'armes légères particulièrement prisées par les groupes terroristes qui, en ces années de feu, parcourent la planète pour le compte des services spéciaux de l'Est.

On sait aujourd'hui que les Brigades rouges, la bande à Baader et la plupart des organisations terroristes arabes étaient financées, formées, entraînées et protégées par la STASI est-allemande.

Et ce n'est pas fini.

La suite de l'enquête journalistique fait apparaître que le principal partenaire de Danubex (directeur général : Robert Mitterrand) est la Kintex, société bulgare, elle aussi. C'est la Kintex qui fabrique ces explosifs très particuliers dont les polices internationales retrouveront la trace dans pratiquement tous les attentats qui secouent le monde à l'époque.

Continuant ses recherches, Vincent Acker découvre autre chose.

Au conseil d'administration de Danubex, deux ressortissants bulgares siègent au côté de Robert Mitterrand : Stefan Iliev Grigorov et Kosta Kantchev Ivanov. Curieusement, dans les statuts de Danubex, les deux hommes d'affaires revendiquent la même adresse au 10 rue Graf-Ignatiev à Sofia.

Association sentimentale ?

Pas du tout. Le 10 rue Graf-Ignatiev à Sofia est l'immeuble qui abrite la DS, le KGB bulgare. Grigorov et Ivanov, les associés de Robert Mitterrand, sont l'un et

l'autre colonels de la DS.

On apprend par ailleurs qu'un autre collaborateur de Danubex a été arrêté en 1979 par la DST pour espionnage en France au bénéfice de la Bulgarie et que les bureaux de Danubex occupent des locaux appartenant à l'ambassade de Bulgarie.

Tout cela sans que Robert Mitterrand ait songé une seconde à se délivrer de la présidence... d'honneur de cette société pour le moins suspecte.

Voilà ce que Vincent Acker révèle en décembre 1983, preuves et documents à l'appui. En France, le silence est assourdissant. A l'étranger, en revanche, les journaux reprennent l'affaire, refont l'enquête, confirment les faits.

Les frères Mitterrand ne bronchent pas.

Pendant deux mois, chaque semaine, Acker va poursuivre son enquête, accumuler les preuves, sans qu'un seul journal français en reprenne le moindre élément. Seul *Le Monde* dénonce, avec sa crapulerie coutumière, des "accusations sans preuves" alors même que pas une information n'est publiée sans le secours d'un document, d'une photocopie, d'une page de dossier.

C'est alors, après deux mois de clameurs dans le désert et au moment où, bien naturellement, cette indifférence et ce silence commencent à user les nerfs des journalistes, qu'arrive à *Minute* un dossier nou-

veau : un proche de Mitterrand est convaincu d'avoir touché un pot-de-vin en échange de ses faveurs à l'égard d'une grosse entreprise.

Là encore, les preuves sont innombrables, accablantes. Le scandale est patent, énorme, comique presque, par l'incroyable impudence de ses acteurs.

Nous enquêtons, nous publions. Et, du coup, faute de moyens suffisants, nous oublions Robert Mitterrand et ses espions bulgares.

Quelques mois plus tard, en dépit du dossier en béton armé que présentent les avocats du journal, le ministre obtient notre condamnation à l'issue d'un procès qui constitue l'une des plus révoltantes mascarades de la chronique judiciaire et l'un des plus scandaleux dénis de justice de l'histoire de la Ve République.

Mais Robert et ses Bulgares ont été oubliés.

Dix ans plus tard, je garde la certitude que le dossier, si bien ficelé, si complet, si accablant, si alléchant, en un mot, qui nous était providentiellement parvenu, nous avait été offert en pâture.

Comme un cambrioleur jette un os à un chien de garde pour lui faire lâcher le bas de son pantalon.

Décidément, l'historien du futur qui se penchera sur les années Mitterrand aura avantage à se munir d'un masque à gaz !

indûment pour un faux rapport sur la francophonie. Apprenant la décision de Dujardin, Toubon n'a pas hésité à faire affréter un hélicoptère à Katmandou pour retrouver le randonneur et lui intimier l'ordre de rentrer d'urgence afin de bloquer la procédure.

Allons, Toubon, ça n'aurait pas été plus économique de faire abattre le magistrat indiscipliné ?

### DÉMOCRATIE



Hue, le nain de jardin du PCF, a pu tranquillement se promener dans Toulon, municipalité FN, le jour même où deux cents voyous manipulés par le Parti communiste attaquaient la salle où Bruno Mégret présidait une réunion du FN à Fougères.

### PUDEUR



Une association étudiante a procédé à la distribution de quinze mille préservatifs dans les rues de Metz. Nom de l'opération : la Nuit des anges. Objectif proclamé : "Briser les barrières de la pudeur".

### SONDAGES



A l'occasion du Onze Novembre, les gazettes ont publié un sondage selon lequel neuf Français sur dix estiment qu'il faut maintenir ce jour férié-chômé. C'est bien.

L'ennui, c'est que huit français sur dix ignorent que cette date correspond à l'armistice de la Première Guerre mondiale.





## Assez de Cauchonneries,

L'administration ecclésiastique de France est-elle à ce point contaminée par le sida mental ? On peut vraiment le craindre en découvrant la manœuvre à laquelle le clan progressiste s'est livré en découvrant, à l'issue de l'assemblée plénière de Lourdes, que la très large majorité dont il croyait disposer au sein de l'épiscopat avait été rudement remise en question.

Depuis des mois, l'élection du président de la conférence épiscopale agite les mitres. Le sortant était Duval, neveu de feu l'évêque fellouze d'Alger.

L'implacable archevêque de Rouen est sans doute l'un des pires ennemis de la tradition. Résolu à éliminer la vraie messe, il impose dans son évêché la généralisation de ces pantomimes baptisées *Assemblées dominicales en l'absence de prêtre* (ADAP) et poursuit de sa vindicte attentive les prêtres qui, au lieu de laisser des animateurs laïcs conduire des réunions de fidèles déboussolés, prétendent encore célébrer l'Eucharistie. Duval les envoie en retraite au premier rhume et leur interdit d'enseigner le catéchisme, sous peine d'expulsion.

C'est que les ADAP permettent toutes les manipulations politiques puisque les laïcs n'ont qu'à suivre des livrets soigneusement préparés pour dynamiser le rite et même le dogme sans que quiconque puisse en tenir la hiérarchie pour responsable puisqu'elle n'est pas représentée.

Ainsi, pour le Jeudi Saint, recommande-t-on de célébrer

la diversité des céréales : le mil, le riz, le maïs sont du coup mis sur un pied d'égalité avec le blé, ce qui permet d'entretenir une confusion très "branchée" entre repas profane et sainte communion. Suit un commentaire sur la faim dans le monde, qui impose le partage des grains, et les fidèles s'en vont quasiment convaincus, faute d'un prêtre pour remettre les pendules à l'heure, que la Nouvelle Église considère un bol de riz offert par une bonne sœur en civil à un musulman comme l'équivalent d'une Sainte Hostie présentée par le prêtre à un catholique en état de grâce.

Ce mélange de mensonge, de blasphème et d'idolâtrie avait la préférence de Duval contre saint Thomas d'Aquin et son *Pange Lingua* : "Le Verbe incarné, par sa parole, fait d'un pain authentique la chair du Verbe ..."

Voilà entre les mains de qui l'épiscopat de France a été livré pendant six ans.

On comprend bien des choses...

Car la présidence de la Conférence épiscopale joue un rôle important.

D'abord, elle est l'interlocuteur obligé de Rome. C'est ainsi que Duval a pu bloquer toute réconciliation avec les fidèles de Mgr Lefebvre et jeter le discrédit sur tous ceux qui leur ressemblent. Toute communauté étant rejetée dès lors qu'elle semble préférer l'Eucharistie à la *polenta* tous-grains.

Ensuite, elle a son mot à dire sur les nominations d'évêques. Le souci de Duval

et consorts a été, tout au long du mandat écoulé, d'éviter les nominations comme celles décidées dans les années 1980 et qui virent émerger ceux qu'ils appellent les "extra-terrestres" et à qui ils reprochent d'avoir été choisis pour leur "conformité à Rome".

La condamnation de ce crime ayant été fulminée depuis sa chaire médiatique par Henri Tincq, du *Monde*, il est évidemment irrémédiable.

Cela dit, on appréciera la tolérance des "progressistes" lorsque l'on saura qu'au nombre des "extra-terrestres" exécrés ils rangent... Madec, le pusillanime évêque de Toulon qui ne cesse de contrer le maire Front national pour complaire aux Loges toutes puissantes dans les mafias locales.

Officiellement, il n'y a pas de campagne électorale pour obtenir, avec la présidence de la Conférence, l'assurance de focaliser pendant six ans l'attention des médias et la considération de Rome.

"Officiellement", parce que, dans la réalité, on se croirait à l'Académie Française, tant les interventions, les visites, les lettres et les appels téléphoniques jouent un rôle décisif.

Au début, il fut question du cardinal Lustiger, mais son opinion s'impose déjà et ce titre aurait par trop renforcé son influence. Exit Lustiger. Se présenta Gilson. Il eût été un parfait remplaçant pour Duval et il avait son appui. Dans le démantèlement de la Tradition en France, ils sont au coude à coude. L'ambition de Gilson, c'est de faire dis-





# Nouvelles

## messeigneurs !

paraître des messes. Dans son évêché, il a tenté d'interdire les funérailles religieuses et de les réserver exclusivement aux familles des prêtres.

Les fidèles n'auraient eu droit qu'à des sortes d'ADAP funéraires. Seule la menace d'un boycott du denier du culte et l'intervention de Rome a fait reculer Gilson mais le mérite du projet lui est resté acquis.

Las ! Ayant reçu récemment la double mitre de Sens et de la Mission de France, il ne pouvait plus concourir.

On songea à Defois, qui a donné des gages à Reims en escamotant le Baptême de Clovis pour faire du roi fondateur un simple citoyen. Cela n'a pas laissé un bon souvenir au pape et son élection aurait été une insolence "plaisante" contre Rome. Mais Defois n'a pas l'aval des *Golias*, petit gang cathotrotsky en cheville avec les ordures du Réseau Voltaire (francs-maçons et pédomanes unis dans la haine de la foi) qui le suspecte de tolérance à l'endroit des traditionalistes au motif que, dans son diocèse d'Auxerre, il accepta naguère un curé en soutane.

Finalement, toutes ces pressions, discussions, négociations et autres manipulations ont abouti, comme souvent, à la déconfiture des manipulateurs. C'est un des moins attendus qui a été élu : Mgr Billé, qui vient de quitter son diocèse de Laval pour celui d'Aix-en-Provence.

Un moindre mal, en somme. L'homme est plus proche des réalités que ne le sont Duval-Gilson-Defois. A Laval, il a pu

éprouver l'intolérance dont certains prêtres âgés font montre à l'égard des plus jeunes, dont la foi est plus solide. Il a pu voir que Vatican II était devenu une sorte de ligne idéologique, pour une génération qui disparaît lentement. A la différence de Lustiger, c'est un véritable universitaire capable d'écouter avant de parler. Sa formation est celle d'un théologien et non pas d'un sociologue.

Certes, il partage sans doute quelques idées à la mode en exégèse (on le dit "homme de dialogue"), mais il sait que l'Évangile enseigne la vérité révélée et veut que l'expression de la foi catholique soit désormais "claire".

Reste à savoir s'il résistera au vice-président élu avec lui, Mgr David, qui, à Évreux, semble avoir remplacé Gaillot dans tous les sens du terme...

On peut en douter lorsque l'on constate que le nouvel élu n'a pas pu empêcher la manœuvre qui, à peine son titre conquis, lui a interdit d'en faire usage.

L'élection de Mgr Billé, en effet, n'a pas plu au clan Duval. Parce que, sacré en 1980, il est soupçonné d'appartenir aux "extra-terrestres" et que cette élection traduit l'existence au sein de l'épiscopat d'un courant frondeur qui, conforté par cette victoire, pourrait bien être tenté d'en finir une fois pour toutes avec la tyrannie progressiste.

Alors on s'est empressé de détourner l'attention de l'élection de Mgr Billé, de l'empêcher de prendre la parole et de tout faire pour compromettre politiquement

le nouveau président aux yeux des médias avant qu'il n'ait eu le temps de se faire connaître.

C'est l'explication de l'ahurissante médiatisation de deux messages rédigés avant même l'élection du nouveau président et dont il a été obligé d'endosser la co-responsabilité.

Or, ce sont deux messages de guerre civile et de haine.

Le premier, présenté par le méchant Rouet de Poitiers, est une indigeste glose paléo-marxiste entremêlée de diffamations antinationales et de délires antiéconomiques, intitulé "L'écart social" et rédigé par l'ultra-progressiste "Commission sociale".

Le second est une "Lettre aux catholiques" qui a reçu la vive approbation du *Monde* où Henri Tincq appelle les non-croyants à "mesurer le parcours accompli par l'Église".

Motif de cette adhésion : Dagens, évêque d'Angoulême, qui a rédigé ce pen-sum, rejette toute idée d'une Église détenant la Vérité, appelle les catholiques à se résigner à "leur situation minoritaire" et, à l'unisson d'une classe politique avorteuse et corrompue, accuse le Front national d'être une "perversion guerrière qui utilise le message religieux, voire les églises, pour réaliser des rêves de conquête ou des projets nationalistes".

Décidément, il est temps que les cosaques ou le Saint Esprit viennent nettoyer ces *Cauchonneries-là*...





# Traditions

Par Michel de l'Hyerres

Nous avions, dans notre numéro 97, effleuré la question essentielle des deux patriotismes : le "naturel", correspondant à la société traditionnelle, et le "jacobin", inspirant, hélas, une société suicidaire, la nôtre.

Dimanche 3 novembre, pour l'émission "7 sur 7", était venu celui qui, de 1981 à 1991, dirigea la France avec François Mitterrand, pur produit de la République mortifère : le banquier Jacques Attali, pour dire que notre pays devait disparaître, renoncer à lui-même, à sa souveraineté comme à sa monnaie et adopter l'autorité babélienne de l'Europe de Maastricht dont chacun connaît l'impuissance, l'incompétence et la soumission à la politique calamiteuse des États-Unis.

Nous trouvons ainsi en Jacques Attali un exemple type du jacobin universaliste, étranger par tous ses gènes comme par son éducation à notre patrie charnelle, produit d'une élite dévastatrice sortie brillamment des grandes écoles de la République : ENA, Polytechnique, Mines, etc., un nouvel Attila en matière grise, un touche-à-tout génial qui détruit ce qu'il côtoie et, en particulier, ce qu'il dirige.

Comment la France, grande nation, a-t-elle pu descendre à ce point et confier son existence à de tels scélérats diplômés, acharnés à la détruire ? Pour saisir et expliquer ce phénomène vital, il convient de se tourner vers l'auteur le plus hardi et le plus lucide en ce domaine : Jean de Viguerie, qui prépare en ce moment un livre qui devrait sortir l'an prochain aux éditions Dominique Martin Morin sous le titre : *La Patrie. Essai historique*. Nous connaissons déjà par ses conférences les thèses de cet universitaire, en particulier sur l'évolution du sens du mot "patrie" dont voici quelques éléments :

## Les deux patriotismes (2)

Au Moyen Age, ce mot n'est pas encore employé mais le patriotisme existe en tant que sentiment très fort, admirablement exprimé par la Chanson de Roland à Roncevaux : "Ne plaise au Seigneur ni à ses anges que la France perde son honneur à cause de moi". A cette époque, la patrie, c'est simplement la France, être vivant que l'on interpelle pour lui adresser des reproches et surtout des louanges car elle est admirable par ses vertus : honneur, gloire, fidélité, bonté, gentillesse. La patrie s'incarne alors en la personne du roi de France.

Avec la Guerre de Cent Ans apparaît la nécessité de tout donner à la France, donc sa vie, fait nouveau qui se confirme avec l'apparition au XVI<sup>e</sup> siècle du mot lui-même, du latin "patria", et Ronsard pourra dire : "Heureux qui meurt pour sa patrie", dans une connotation déjà cruelle. C'est alors que le roi de France commence à asservir la patrie en l'assimilant à l'État anonyme, la séparant du pays réel... déjà !

Au XVII<sup>e</sup> siècle, un changement plus radical encore s'opère quand, avec les libertaires et les philosophes, la patrie s'identifie au bonheur, au bien-être, au confort, car "là où je suis bien, là est ma

patrie" et les rois deviennent, avec Louis XIV, des administrateurs, voire des bureaucrates, éloignés du peuple, en attendant, au XVIII<sup>e</sup> siècle, la naissance du patriotisme cosmopolite, révolutionnaire, qui associe l'amour utopique du genre humain à la violence, la terreur, au génocide, à la haine de ce qui lui résiste : il n'est plus question que de tuer ses ennemis, en commençant par ceux qui ont cessé d'être des compatriotes. "Qu'un sang impur abreuve nos sillons !"

On ne meurt plus pour la France mais pour la Philosophie, en l'occurrence l'égalité, dans un patriotisme d'immolation, étranger à la patrie naturelle, devenue la pourvoyeuse en chair à canon.

Aujourd'hui, cette utopie criminelle continue de tuer deux cent mille enfants par an par avortement d'État, dans le même temps où elle accroît, d'un nombre équivalent, des populations immigrées inassimilables, dans le but, inchangé depuis deux siècles, de réaliser une patrie cosmopolite à la dimension de la planète, dans un métissage généralisé !

Or, la patrie, nous dit Jean de Viguerie, "ne peut vivre que dans l'existence politique de la nation. Actuellement séparée, elle est la patrie qui attend : exilée, recluse et méditative, pleine d'espérance et attendant de pouvoir un jour réunir ses enfants".

Merci, cher Jean de Viguerie, pour votre précieux enseignement, dans l'attente impatiente de vous lire.

Lire, de Jean de Viguerie :

- *Histoire et dictionnaire du temps des Lumières*, Robert Laffont ;

- *Christianisme et Révolution*, Nouvelles Éditions latines ;

A paraître :

- *La Patrie Essai historique*, Dominique Martin Morin.





# Cohenneries

Par Cohen

J'ai raté le salon du Judaïsme au Bourget. Sans trop de regrets, je dois dire. Si j'en juge par la presse, c'était moins intéressant que le salon du prêt-à-porter que je ne manque jamais. Non pour des raisons professionnelles ou par solidarité communautaire, mais parce qu'on y rencontre des centaines de mannequins et hôtesse d'accueil plus jolies les unes que les autres. Ce qui est à mon sens autrement plus attractif pour n'importe quel individu mâle normalement constitué (quelle que soit sa race ou sa religion) qu'un grand rassemblement de rabbins en grand uniforme. Franchement, exposer des milliers de barbus tout de noir vêtus et penchés toute la journée sur les textes de la Torah, ne me paraît pas la meilleure méthode pour attirer le chaland juif et le "rejudaïciser". Car telle est, paraît-il, la vocation de cette manifestation annuelle lancée par le grand rabbin Sitruk. Il s'agit en somme de vendre du judaïsme aux juifs. Après tout, pourquoi pas ? Ça reste dans la famille et, si réclamation il y a pour tromperie sur la marchandise, c'est plus facile pour s'arranger à l'amiable. L'intention est donc louable. Encore faut-il qu'ils achètent. Et là, je dis aux organisateurs que, question marketing, ils ont de sacrés progrès à faire. Prenez la communication. Nulle, la communication de ce salon ! Je n'ai même pas reçu un tract pour me l'annoncer !. Il existe pourtant bien un fichier juif, que je sache. Il suffisait de le réactualiser. On ne me fera pas croire que les services du rabbinnat ne maîtrisent pas l'informatique. A moins que mon nom ait été gommé par erreur ? Ou les organisateurs jugeant qu'il y a trop de Cohen ont-ils instauré un quota d'accès au salon ? A moins que cette mise à l'écart

## Comptes juifs en Suisse ? J'en veux ma part !

me frappe personnellement sur ordre du lobby-qui-n'existe-pas. Je sais par ouï-dire qu'il me jugerait trop "lepénisé" pour être "judaicisé".

Reste que les organisateurs attendaient trente mille personnes et qu'il y en a eu à peine la moitié !

Faute d'une bonne sensibilisation populaire par un coup médiatique. Je ne sais pas, moi, une idée, comme ça, au hasard : annoncer qu'à l'occasion du salon du judaïsme il serait rendu un hommage à Marek Halter pour l'ensemble de son œuvre.

Non. A la réflexion, ça n'aurait pas marché. Il n'y aurait pas eu d'effet de surprise. Ni de provocation. Le Bourget est trop éloigné de Toulon.

Enfin, ce que j'en dis, hein ? Si le grand rabbin espère vendre du judaïsme aux juifs, c'est pas moi qui vais lui disputer le marché. Surtout que je connais mal les débouchés. Alors, pour ce qui est de la revente... Tel que je me connais, je me retrouverais avec du judaïsme à ne savoir qu'en faire, impossible à exporter. Le marché israélien est saturé. Sans compter que la qualité française n'y est plus tellement appréciée depuis le voyage de Chirac à Jérusalem. Et puis, en ce moment, j'ai d'autres préoccupations.

C'est ma concierge qui m'a mis la puce à l'oreille. Depuis

quelque temps je la trouvais bien prévenante. Et vous voulez-t-y que je fasse vos courses, que je lave vos jolis pyjamas rayés, que je range votre cave, que j'époussette vos sacs de sable, que je graisse votre kalachnikov... Bref, toute mamours et gentillesse. Et puis j'ai fini par comprendre. L'autre jour, l'air de rien, la voilà qui me demande : "Je sais que vous êtes d'Algérie. Mais des fois, comme ça, vous auriez pas eu de la famille en France, autrefois, vous savez, comme vous dites, durant les heures les plus sombres de notre histoire ?"

Je lui dis que deux grands-oncles avaient vécu à Paris à cette époque mais que je n'en savais pas grand'chose.

Elle a souri : "Alors vous feriez mieux de vous en souvenir : vous voyez-t-y pas que notre immeuble il vous revienne !" Et de me causer des im-meu-bles de la Ville de Paris saisis à leurs propriétaires juifs durant l'Occupation. Affaire sortie de l'oubli par un bouquin publié, pure coïncidence, au moment où la mairie les mettait en vente.

Or l'immeuble au-dessus de ma tête fait partie du fameux domaine privé. Du coup, ma brave concierge s'est mise en tête que, peut-être, on ne sait jamais, le locataire de la cave pourrait devenir le propriétaire de tous les étages. Bref, son nouveau patron.

Je me suis bien gardé de la détromper.

Et je me suis pris moi aussi à rêver. Cet immeuble... Et peut-être d'autres encore... Et, tant que j'y suis, pourquoi pas aussi une part des comptes suisses en déshérence. Après tout, il doit bien y en avoir quelques-uns au nom de Cohen. Statistiquement, c'est possible.

Oh, mais, je vous quitte !

Je m'en vais sur-le-champ faire valoir mes droits.





# Regards sur les

## La fausse victoire du

**L**e président des États-Unis a été élu avec un nombre de voix bien faible. Ce n'est pas nouveau. Les électeurs font preuve d'une certaine sagesse en méprisant un scrutin qu'ils maîtrisent aussi peu. Il faut savoir aussi que l'abstention réelle est encore plus forte que ce qu'on en dit, puisqu'un bon nombre d'Américains ne se font même pas inscrire sur les listes électorales.

Le Clinton qui commence un deuxième mandat est un homme qui n'a pas cessé de faire campagne pendant le premier. Il va se séparer de certains dinosaures démocrates, comme Warren Christopher qui dirigeait la diplomatie. Mais il devra rester avec Hillary et cela va lui coûter si cher qu'il ne terminera peut-être pas ses quatre ans de Maison blanche. Elle est la première First Lady qui ait menti à la justice et cela ne pardonne pas. Le couple réagit en mettant leur fille unique sur le devant de la scène. Mais l'orage est déjà là avec une cascade de plaintes.

Clinton va devoir partager le pouvoir avec le Sénat et la Chambre des représentants. Ce n'est pas rien, car le contrôle de l'exécutif par le législatif est très étroit. Par exemple, les ambassadeurs passent une sorte d'examen avant d'être nommés. Chaque ministre, et

même le directeur de la CIA, doit prouver sa compétence dans son domaine. Ce système de président surveillé par des conseillers élus est inspiré par les constitutions de l'Ordre de saint Dominique, que les fondateurs des États-Unis avaient étudiées !

Le président de la commission des Affaires étrangères, le sénateur Helms, a été réélu en Caroline du Nord. L'homme est âgé et malade mais il garde la tête claire. Les Européens lui reprochent amèrement de vouloir faire tomber Castro avec qui ils voudraient bien continuer un agréable commerce. Le goulag cubain est une garantie de travail bon marché. Helms gardera la présidence de cette commission, qui lui est acquise au bénéfice de l'ancienneté.

Près d'une centaine de référendums locaux ont été présentés aux urnes. Certains paraissent anecdotiques, vus d'ici. La question se pose en Alaska d'autoriser l'abattage des loups en surnombre depuis un hélicoptère et celle d'installer des casinos à bord de péniches en Louisiane. Il y a plus sérieux.

La Californie vient de mettre fin à un système qui favorise les immigrés en leur réservant des places dans l'administration ou à l'université. Cette suppression de l' "affirmative

## Pour nous, le pire

**W**illiam Clinton et madame ont été réélus comme Gauleiter des États-Unis avec la bénédiction des thuriféraires du NOM. Robert Dole a gagné un état par rapport à Bush en 1992 : il a perdu la Floride et l'Arizona mais a gagné le Montana, le Colorado et la Géorgie. Au Sénat, le rapport de force entre les Républicains et les Démocrates s'est accentué en faveur de la "droite" (53 sièges contre 46). Le panel électoral montre que les États-Unis sont coupés en quatre tranches verticales. La côte Pacifique vote Clinton, dont la Californie et ses 54 grands électeurs. Les minorités ont massivement voté Clinton, et elles sont fort présentes sur la côte. Les états des Rocheuses et du *Middle West*, où les Américains de souche sont largement majoritaires, ont préféré Dole : ce dernier remporte ainsi le Texas, l'Oklahoma, le Kansas, le Colorado, le

Nebraska, les deux Dakota, le Montana, le Wyoming et l'Idaho. Clinton remporte les états *dixies* de Louisiane (les 13 % de Perot ont coûté cher à Dole) et d'Arkansas (le fief de Clinton). Dole, lui, remporte la majorité du *Dixieland* (Texas, Géorgie, les deux Caroline, la Virginie, le Mississippi, l'Alabama), ainsi que l'Indiana et l'Alaska. Les têtes d'œuf de la Nouvelle-Angleterre se sont massivement ralliés à Clinton, alors que la capitale donnait plus de 80 % au président sortant, soit quasiment la part des "minorités"... Encore une fois, les *Hewmies* (les petits blancs) ont largement soutenu Dole dont le grand âge était un handicap face à ce clone kennedien qu'est Clinton.

Méprisés, discriminés dans le pays qu'ils ont construit, eux et eux seuls, ils marquent leur rejet de la tyrannie *Politically Correct*. Celle-ci a subi un cinglant revers en Californie. La pro-





# élections américaines

## président démocrate

action" (discrimination positive) a emporté 57 % des voix. Une autre proposition en 1994 avait fermé les services scolaires et sociaux aux immigrés en situation irrégulière. La Californie sert souvent de modèle législatif au reste du pays. Que ces votes soient acquis dans cet État indiquent une prise de conscience des Américains. Le fait est d'autant plus remarquable que les États-Unis sont fondés sur l'immigration, contre les peuples indigènes.

Ces référendums locaux sont bien souvent la mise en œuvre d'une politique mise au point à Washington par les opposants à Clinton.

Ces hommes proches de cette "majorité morale" qui tient lieu de pays réel aux États-Unis ont mis au point les techniques aussi bien financière qu'intellectuelle de ce combat des urnes. La *Free Congress Foundation* est l'un des bureaux les plus actifs de cette lutte de tous les instants. Il dispose même d'un canal satellite de télévision. Ces référendums contre l'immigration resteront malheureusement sans lendemain, car les tribunaux les paralyseront longtemps. Il y a quelque chose de pathétique à voir remplir le Tonneau des Danaïdes de la société américaine. Maurras disait que chaque nouveau-né naît à l'Âge de

la pierre : quand l'enfant est un Yankee, cela s'aggrave ensuite. Il lui est bien difficile d'échapper à l'idéologie des écoles et à la corruption de la télévision. L'Amérique a décidément trouvé le chemin qui va de la barbarie à la décadence sans passer par la civilisation.

La passion que soulèvent les élections locales souligne le manque d'intérêt des Américains pour la politique étrangère. Clinton ne fera pas pour Israël tout ce que le Likoud attend de lui. C'est Dole qui était le candidat des juifs américains. Le deuxième mandat du président serait bien avisé de choisir l'isolement, toujours populaire, plutôt que l'intervention mondialiste. Ce n'est pas si facile, car la prospérité de l'économie dépend de l'étranger pour une bonne part. Bush lui avait laissé en héritage un pétrole bon marché, conquis sur la ruine de l'Irak. Une facilité bien fragile, car le roi Fahd d'Arabie aura un successeur moins complaisant : le vice-roi Abdallah. Hussein de Jordanie n'hésite pas à prophétiser que les masques à gaz seront de nouveau nécessaires à Netanyahou. A tous points de vue, Clinton a mangé son pain blanc.

**Eric LEBEC**

## et le... mauvais

position 209 a été votée : elle prévoyait la fin de la discrimination raciale contre les hommes blancs, qui se voient ainsi accorder l'égalité des chances d'accès aux emplois publics et aux universités par rapport aux "minorités".

Quel sera le visage des États-Unis lors du second mandat Clinton ? Les démocrates étant par nature interventionnistes, on devrait assister au maintien des forces armées américaines comme bras armé du NOM pour le compte des véritables patrons de Clinton. L'Amérique devrait continuer sa "chasse aux déviants" pour le compte de l'ONU en s'imposant comme "le gendarme du monde" et en s'appuyant sur ses "gardes champêtres" : Allemagne et Royaume Uni en Europe ; Turquie et Israël au Moyen-Orient ; Égypte et Kenya en Afrique ; Thaïlande et Singapour en Asie ; Australie en Océanie...

Peut-on considérer les Américains comme nos alliés ? Le peuple de ce pays n'a rien à voir avec ses dirigeants : le brave ouvrier d'Arnette (Texas), la fermière d'Hemingford Home (Nebraska), le pasteur de Salt-Lake-City (Utah), le vigile d'Atlanta (Géorgie), la lycéenne d'Alexandria (Virginie), l'animateur de débats de Springfield (Kansas) ou le shérif de Terre-Haute (Indiana) connaissent les mêmes problèmes que la population française. Ce sont ceux qui pensent à leur place qui sont nocifs. Ne jetons pas le bébé américain avec l'eau mondialiste. De l'Amérique sont venus les problèmes, de l'Amérique viendra la solution. La survie de l'Occident passe par l'élection de Pat Buchanan en 2000, ou, à défaut, le triomphe des "milices" sur le FBI.

**Henri de FERSAN**





# Mon journal

Par Séraphin Grigneux,  
homme de lettres

**Le 2 novembre 1996**

Les travaux pharaoniques ne sont plus ce qu'ils ont été. Du temps des tyrans égyptiens on faisait du solide. Du cher, peut-être, mais du rentable. Je suis sûr que, depuis que, d'Alexandre le Grand à Bonaparte et jusqu'au Club Méd, les tour-operators y mènent des colonnes de visiteurs, les grandes Pyramides sont largement amorties. Je crains bien qu'à l'opposé nos modernes pharaons ne lèguent à nos descendants, outre les lourdes notes de construction, que de grosses factures de démolition.

Quand notre grand pharaon Chechonk Ier, avec chon cheveu chur la langue et chon poil chur la calvichie, a inauguré le Pompidosaur à la gloire de son illustre prédécesseur, on l'a vivement critiqué d'avoir laissé le monument enveloppé de ses échafaudages métalliques. Or, il avait raison car, après vingt ans d'étalements, replâtrages et poses de rustines, il va falloir presque reconstruire le Pompidosaur. On prévoit une dépense de soixante millions, sans compter les dépassements de devis : on est bien heureux d'avoir déjà les échafaudages !

Les grands édifices qui devaient pérenniser le glorieux souvenir du pharaon suivant, Amènôfils-Toutaton, ne passeront peut-être pas notre siècle finissant.

Sans doute le pharaon le présentait-il en faisant porter sa momie, accompagnée en rang par deux de son harem éploré, dans la bonne terre de chez nous plutôt que sous sa Pyramide du Louvre. Pour le reste, le sort de la Grande Bibliothèque demeure incertain. L'Arche de la Défense

## **p.c.c. Daniel Raffard de Brienne**

montre quelques faiblesses indignes du Grand Architecte de l'Univers dont il proclame la gloire. L'Opéra-Bastille, au nom si républicain mais au budget si inutilement royal, tombe en miettes. On a dû le recouvrir de filets pour éviter les chutes de pierres, à l'instar de ces falaises friables qui bordent les routes de montagne.

Il n'y a que les Colonnes de Buren qui tiennent le coup. Leur auteur malin les a faites très basses. Si l'une s'effondrait, cela ne se remarquerait d'ailleurs pas, car elles sont toutes de taille différente, ingénieusement adaptées aux besoins de nos petits compagnons. Du

basset au lévrier, chacun peut y lever la patte à sa hauteur. Un vrai paradis canin.

Et notre actuel et majestueux pharaon, Néant-Chaos, quelle trace artistique laissera-t-il de son règne ? Il y songe. Aidé de Double-Stasi et de l'ectoplasme de Djack Lang, il a un projet culturel. Il va expulser du Trocadéro le Musée de la Marine qui n'a rien à y faire. Qu'avons-nous besoin de conserver les maquettes des vaisseaux de nos feus tyrans ou les souvenirs des Duguay-Trouin, Bougainville ou autres La Pérouse qui n'étaient que les larbins des rois ?

A la place de ce musée, on exposera les racines artistiques de la France future qui se crée sous nos yeux.

Autrement dit, on y installera de superbes collections d'art primitif africain, le seul réellement accessible au goût si sûr de notre pharaon. On y admirera aussi bien les silhouettes stéatopyges des femmes bochimanes que les masques souriants des sorcières nécrophages basoutos. Un régal culturel.

On murmure, mais est-ce vrai ? que dans la lancée notre vénéré Néant-Chaos rêve de déblayer, toujours au Trocadéro, le Musée des Monuments français (et de l'obscurantisme !) pour le remplacer par un Musée de la case africaine.





# Histoire à l'endroit

par Bernard lugan

## Parlons clair

Le drame qui se noue dans l'est du Zaïre entre les Tutsi et les Hutu rwandais a des responsables. Mais ils ne sont pas africains !

• Le premier d'entre eux est l'Église catholique moderniste en la personne de l'ancien évêque du Rwanda, Mgr Perraudin, un Suisse qui, gangrené par la démocratie chrétienne, trahit l'alliance heureuse qui jusque-là unissait le pouvoir royal tutsi, les autorités mandataires belges et la Mission catholique. Dès 1957, voulant mettre en accord démographie et pouvoir politique, il entreprit, appuyé sur un clergé gagné largement aux nouvelles idées, de mettre à bas la monarchie tutsi, édifice vieux de plusieurs siècles, au motif qu'il n'était pas moral à ses yeux que 20 % de la population puisse en dominer 80 %. C'est ainsi que démarra la révolution hutu de 1959, encouragée, préparée, soutenue et conseillée dans les missions catholiques. Cette subversion du pouvoir traditionnel par une Église missionnaire qui n'avait réussi son œuvre d'évangélisation que parce que les autorités tutsi lui en avaient donné les moyens restera, pour ceux qui en connaissent les détails, comme une des taches les plus honteuses de l'histoire de l'Église catholique contemporaine. Le plus insolite est d'ailleurs de constater l'étonnement des organisations catholiques devant l'hostilité que les Tutsi nourrissent à leur encontre. En plus d'être des victimes, voilà qu'ils auraient dû devenir masochistes pour s'attirer la compassion...

• Second responsable, l'autorité mandataire belge, aux ordres de la Démocratie chrétienne d'outre-Québécois et qui, en docile exécutrice, fit intervenir les para-commandos contre les Tutsi à chaque

fois qu'ils mettaient au pas les Hutu mais qui demeuraient passifs quand ces derniers égorgeaient les Tutsi. C'est ainsi qu'en 1959-1961 le Rwanda perdit sa monarchie, ses cadres tutsi et que les Hutu furent hissés au pouvoir. Des milliers de Tutsi avaient perdu la vie et des centaines de milliers d'autres avaient pris les chemins de l'exil.

• Troisième responsable, la France socialiste. A partir de 1981-1982, elle s'engagea totalement aux côtés du clan hutu présidentiel qui était détesté, non seulement par les Tutsi mais également par l'ensemble des Hutu. Petit à petit, à l'étranger, les Tutsi relevaient la tête et, en automne 1990, ils lancèrent une offensive depuis l'Uganda. Or, ce sont les troupes françaises envoyées par Paris qui sauvèrent le régime hutu. Puis, durant trois longues années, la France encadra, équipa, dirigea l'armée hutu, lui donnant même un appui feu dans les cas difficiles. Les Tutsi ne l'ont pas oublié !

Quand, à la fin du printemps 1994, les Hutu eurent achevé le génocide des Tutsi et des Hutu du Sud (environ un million de morts), la France déclencha l'Opération Turquoise afin de tenter de sauver l'armée hutu en déroute. Cette opération fut camouflée en intervention humanitaire mais ses buts réels étaient autres : Paris pensait qu'à l'abri de nos troupes l'armée

hutu allait se ressaisir et qu'il serait alors possible d'imposer un compromis aux Tutsi victorieux.

Résultat : c'est avec armes et bagages que l'armée hutu et les milices d'égorgeurs se réfugièrent au Zaïre, protégées par la masse de réfugiés hutu qui avait pris le chemin de l'exil.

• Quatrième responsable : l'humanitaire qui, durant presque trois ans, a nourri réfugiés et assassins, permettant à ces derniers de refaire leurs forces et de préparer la reconquête du Rwanda. Ce même lobby humanitaire qui pousse aujourd'hui à une intervention militaire pour faire revenir ces réfugiés dans les camps situés sur la frontière rwandaise afin que, à nouveau, bien nourris les anciens soldats et miliciens hutu puissent recommencer à préparer une nouvelle offensive contre le Rwanda... On croit rêver devant un tel somnambulisme politique.

Et l'on s'étonne que : primo, les Tutsi ne voient pas la volonté interventionniste française d'un bon œil ; secundo, que le sort de réfugiés hutu ne les émeuve guère ; tertio, que les bélements des "humanitaires" les laissent indifférents ; et quarto, qu'ils aient, dans un pays qui fut à 85 % chrétien, décidé que les fêtes religieuses musulmanes seraient célébrées comme les fêtes chrétiennes.

Comme le dit le proverbe touareg : *"A vouloir pisser contre le sirocco, on finit par se mouiller les babouches"*. C'est pourtant ce que ne cessent de faire les véritables responsables de cette tragique situation.

**B. LUGAN**

Sur la question : *L'Afrique réelle*, abonnement à quatre numéros : 380 F (B.P. 6, 03140 CHARROUX).





## Trois vérités

**L**ors de sa venue à Tours, Jean-Paul II a inauguré une "année martinienne" qui s'achèvera le 11 novembre 1997, seizième centenaire de la mort de l'apôtre des

texte consacré à saint Martin, c'est celui de Sulpice Sévère qui mérite la priorité (1). Il est d'ailleurs d'une remarquable qualité littéraire. Je viens d'étudier égale-

est en pleine crise arienne, Hilaire est l'Athanase d'Occident, ce qui lui vaut bientôt l'exil. A son tour, Martin va défendre la vérité catholique intégrale, subissant du coup une flagellation dans sa



*Dréssée par la «Lettre de Ligugé», la carte des «lieux Martiniens» (dans le cartouche, le diocèse de Tours). On mesure à quel point la christiannisation avait fait plus, dès le quatrième siècle, pour la civilisation européenne, que les gnomes de Bruxelles.*

**Gaules. Après l'année Clovis, l'année saint Martin fournit à l'âme française une nouvelle raison d'affirmer sa filiation surnaturelle en vue de la renaissance prochaine.**

Pour connaître saint Martin, la source historique quasi unique est l'œuvre de son disciple et ami Sulpice Sévère. Cet aristocrate d'Aquitaine, avocat converti, avait recueilli les confidences de son maître. Il publia sa *Vita Martini* avant la mort de saint Martin. Celle-ci, il la raconta plus tard, en compagnie d'autres faits et miracles, dans des *Lettres* et *Dialogues*. Si l'on ne doit lire, cette année, qu'un seul

**ment, plume à la main, sept ouvrages édités pour l'ouverture de l'année martinienne. De ces lectures, comme de Sulpice Sévère, il y a beaucoup d'enseignements à tirer. Arrêtons-nous aujourd'hui sur trois réalités, habituellement peu remarquées.**

Saint Martin, modèle de la charité évangélique, amant de la sainte pauvreté, missionnaire des campagnes, est, avant tout, attaché à la vraie foi. Que fait-il dès son départ de l'armée en 356 ? Il se rend auprès du grand saint Hilaire. Pourquoi ? Parce qu'il sait que l'évêque de Poitiers est le champion de la Sainte Trinité contre l'hérésie : on

région d'origine, l'Illyrie, puis une persécution acharnée de la part de l'évêque Auxence à Milan et le bannissement de ces lieux. Ainsi, comme Clovis un siècle plus tard, saint Martin ne veut puiser qu'aux sources de la Vérité, qu'aux fontaines de la Catholicité. Puis, instaurateur du monachisme gaulois ou évêque de la métropole de Tours, il demeure "témoin de l'orthodoxie de la foi tout autant que de la vertu évangélique" (2). Il n'est pas mort martyr de la main des Ariens mais, précise Sulpice Sévère, "les circonstances actuelles ont beau n'avoir pu lui assurer le martyre, il n'en sera point dépourvu pour autant de la gloire du martyr : car,





## sur saint Martin

par son désir et sa valeur, il aurait pu, aussi bien que voulu, être un martyr". Et ce martyr aurait été vécu pour la confession de Jésus-Christ vrai Dieu et vrai homme face à l'hérésie.

En dehors de la foi, aucune œuvre n'est possible : "Sans moi vous ne pouvez rien faire". Saint Martin construit donc les paroisses de la Gaule catholique sur les ruines des cultes précédents. Contrairement à ce qui est souvent répété, *l'Église ne dépose pas ses sanctuaires et dévotions sur les fondements des temples et cultes païens*, comme dans une sorte de continuité. En fait, un esprit de rupture totale préside à l'évangélisation de la Gaule. Saint Martin affronte les cultes qu'il rencontre, brise les idoles et abat leurs temples, au besoin grâce à la puissance divine. De plus, il en dénonce l'origine : "Lorsque l'évêque de Tours part convertir les populations des campagnes, il se met en campagne contre le diable et ses ministres ; il ne faut pas lui demander de voir dans la religion celtique une pierre d'attente pour le christianisme ; il s'agit d'arracher les âmes au pouvoir de Satan" (3). Ainsi, pas de rencontre dans le genre de celle d'Assise, pas de dialogue entre les religions (4) !

Fait encore moins connu, *saint Martin est une victime de la collégialité*. Sauf avec quelques amis (nous évoquons un jour cette trame d'amitié entre les saints), les rapports entre évêques sont pour saint Martin des contraintes éprouvantes. Le paroxysme est atteint à l'occasion de la crise priscillianiste. Les évêques de l'Empire, plu-

tôt mondains et avides de biens, ayant obtenu la condamnation de Priscillien et de ses disciples, sans doute coupables dans leurs exigences de rigueur mais non punissables de mort pour autant, saint Martin décide de s'opposer à ces exécutions. Venu à Trèves, la capitale, pour y plaider la cause de ceux qu'il considère comme injustement menacés (et saint Ambroise de Milan, absent, partage cet avis), l'évêque de Tours refuse de se montrer en communion avec ses frères dans l'épiscopat, enragés et influents auprès de l'empereur. Ce dernier promet à saint Martin l'arrêt des exécutions en échange d'un acte de communion, un seul, durant une heure, le temps de participer à la consécration du nouvel évêque de Trèves. Saint Martin accepte, mais sa bonne foi est trahie puisque l'empereur ne tient pas sa promesse et que les évêques veulent lui faire signer par surprise un texte d'accord avec leurs exorbitantes menées antipriscillianistes. Le résultat de cette manœuvre est que "durant le reste de sa vie, il ne prit plus part à aucune assemblée d'évêques" (5). Mais attention, ce dégoût de la manipulation collégiale n'est pas une réaction purement naturelle de saint Martin : c'est une réaction surnaturelle, une défense de sa vie théologique blessée par la faiblesse à laquelle il a consenti. Par la suite, ajoute en effet Sulpice Sévère, "s'il mettait plus de temps qu'autrefois à guérir certains éneumènes, si la grâce divine semblait moindre en lui, il nous déclarait souvent, avec des larmes, que depuis cette malheureuse communion de Trèves, acceptée par lui un seul instant par nécessité, non

en esprit, il sentait en lui une diminution de sa puissance". Parce qu'il s'était plié, contre sa conscience, à la communion collégiale des évêques, saint Martin perdit un peu de l'amitié de Dieu : terrible épreuve pour un saint (6) !

Qu'on y réfléchisse bien : ces trois faits ne fournissent-ils pas une illustration vivante des rapports toujours si délicats entre la vérité et la charité ? Saint Martin est un maître et un saint toujours actuels. Notre tradition est fortement redevable à cet homme extraordinaire qui a mérité le titre de Treizième Apôtre. C'est pour le bonheur d'un peuple apprivoisé par saint Martin et déjà largement amené au Christ par lui que Clovis, embrassant la foi catholique romaine cent ans plus tard, fondera en Gaule un Royaume, une Patrie,

*(...) les plus beaux qu'on ait vus sous le ciel,  
La France des Bourbons,  
de Mesdames Marie  
Jeanne d'Arc et Thérèse  
et Monsieur Saint-Michel (7).*

**Pierre DARNAC**

(1) *Vie de saint Martin*, par Sulpice Sévère, Éditions du Cerf, coll. "Foi vivante", 96 p., 45 F.

(2) Mgr Jean Honoré, actuel archevêque de Tours, *Saint Martin de Tours, XVIe centenaire*, Éditions CLD, 300 p., 198 F.

(3) Dom Guy Oury, moine de Solesmes, *ibidem*.

(4) Dans un cadre polémique, on se plairait à rappeler que le premier "dialogue" connu est l'entretien d'Ève avec le Serpent !

(5) Sulpice Sévère, *op. cit.*

(6) Là encore, quel malin plaisir prendrait le polémiste à montrer que la première manifestation de collégialité épiscopale fut la fuite des Apôtres lors de l'arrestation de Jésus !

(7) Charles Maurras, *La Prière de la fin*.





## Jean Bourdier Esq., le poli



Le plus britannique des Berrichons, le plus délicieusement français des habitants du Sussex, Jean Bourdier, journaliste, romancier, historien, est sans conteste le meilleur spécialiste français du plus anglo-saxon des arts d'écrire : la littérature policière. Voilà quelques années, d'ailleurs, entre plusieurs essais et romans historiques, un certain John McGregor, qui n'était autre que lui-même, a publié aux éditions du Masque *Le Commissaire-prieur, un whodunit\* excellemment British*. Son *Histoire du roman policier* est

donc indispensable aux néophytes aussi bien qu'aux spécialistes de ce genre. Un genre qui, grâce à la remarquable collection "Domaines étrangers" de Jean-Claude Zylberstein, connaît depuis quelques années une fort réjouissante flambée de renouveau avec les nouveaux *Sherlock Holmes* ou les *Miss Marple* exotiques ou anachroniques que sont le Rabbín, sorte de *Father Brown* américano-cascher concocté par Kemmelman, le moine Carfraith, espèce de *Lecoq* monacal inventé par Ellis, le juge Ti, délicieux Poi-

rot asiatique imaginé par de Van Gulig ou Napoléon Bonaparte, l'ahurissant *Maigret* aborigène sorti de l'univers d'Upfield. **Le Libre Journal a rencontré le plus élégant, le plus raffiné, en un mot le plus poli des romanciers du roman policier.**

**Le Libre Journal : Selon vous, Jean Bourdier, combien existe-t-il de littératures policières ?**

Jean Bourdier : Il y a une littérature policière, avec, à l'intérieur, ce qu'on pourrait appeler des genres. Mais je ne goûte pas les frontières aussi artificielles que rigides que l'on s'efforce à ériger à l'intérieur de la littérature policière. Quand on se penche sur elles, on voit combien ces distinctions sont fallacieuses. On oppose, par exemple, souvent ce que l'on appelle le "roman noir" au roman policier à énigme. Dans ce cas, où rangera-t-on, s'il vous plaît, Raymond Chandler, qui est incontestablement le meilleur auteur de romans noirs américains mais qui ne manque jamais, dans chacun de ses livres, de cultiver une énigme pour faire fleurir sa solution.

**Le L.J. : Vous proposez un parallèle très intéressant entre la naissance de la littérature policière au**

**XIXe siècle et l'urbanisation...**

J. B. : Cette constatation a été faite par des esprits remarquables parmi lesquels Jacques Laurent, que je cite d'ailleurs largement dans mon ouvrage. C'est dans la jungle urbaine que le genre policier s'est développé le plus aisément. Les premiers romans policiers dignes de ce nom, qu'ils soient signés Wilkie Collins, Émile Gaboriau ou, plus tard, Conan Doyle, se déroulent essentiellement dans un cadre urbain. Le meurtre campagnard ne naîtra que plus tard, dans les années 20 et 30. Certes, Arsène Lupin opère beaucoup en Normandie, patrie natale de Maurice Leblanc, et Sherlock Holmes enquête parfois dans les Highlands mais le couple en quelque sorte naturel que forment la ville et le crime est indiscutablement plus fécond que l'alliance pourtant pittoresque du pandore et du croquant.

**Le L. J. : Prendrez-vous position dans l'inépuisable débat sur le premier ancêtre du roman policier ?**

J. B. : Eh bien, je répondrai qu'il y a du roman policier dès les premières pages de la Genèse, avec Caïn. Certains soutiendront même qu'au fond le Tout-Puissant crée, en plus, l'archétype de





## romancier du roman policier

tous les détectives lorsqu'après la Faute il cherche Adam dans le Jardin d'Eden. Au fond, on peut s'amuser à trouver du roman policier un peu partout. Dans *Les Mille et Une Nuits*, dans *La Chanson de Roland*, même... Pourtant, ne confondons pas les racines et l'arbre. La naissance du vrai roman policier se situe indiscutablement au XIXe siècle. Avec, bien sûr, l'exception indispensable à la confirmation de la règle et qui est *Caleb Williams*, de William Godwin, œuvre née à la jointure du XVIIIe et du XIXe siècle. Pour être clair, je ne partage pas l'opinion de ceux qui attribuent la paternité du roman policier à Edgar Poe. En réalité, il n'a écrit en tout et pour tout que cinq nouvelles à caractère policier. A mon sens, les "inventeurs" du genre, si on peut se donner le ridicule de parler d'inventeurs en littérature, restent l'Anglais Wilkie Collins et le Français Émile Gaboriau.

**Le L.J. : Wilkie Collins est peu connu en France. Il a cependant fait l'objet d'une récente réédition chez Phébus ?**

J. B. : Oui. Ce n'est pas ce que j'appellerais une nouveauté. Depuis que j'ai l'âge de lire, j'ai assisté, en France, pays où trop d'analphabètes notoires, chevrons et arrogants sévissent hélas dans

l'édition, à cinq "redécouvertes" en grande pompe de Wilkie Collins. Au bas mot ! Tous les dix ans à peu près, on le redécouvre, on le réédite et on l'oublie ! La dernière manifestation de cette fièvre récurrente s'est produite effectivement voilà quelques mois. J'espère que cette fois sera la bonne et que Collins gardera enfin la place qui lui revient.

**Le L. J. : Vous soulignez que la longue vie commune qu'impose à l'auteur le succès de son héros a des effets variables qui vont de la passion à l'exaspération...**

J. B. : C'est vrai. On a l'habitude de citer l'exemple de Sherlock Holmes. Sir Arthur Conan Doyle, écrivain aux talents très variés, avait une dilection particulière pour le roman historique. Mais le public ne partageait pas entièrement cette opinion. Alors, pour des raisons essentiellement alimentaires, Sir Arthur fut contraint d'exploiter le genre policier qu'il affectait pourtant de considérer comme mineur. Lorsqu'il s'avisa, devant le succès de son personnage, que Sherlock Holmes serait sans doute ce que la postérité retiendrait de lui, il devint littéralement furieux. C'était assez légitime, au demeurant. Car il ne se trompait pas : le talent immense qu'il montra

dans bien d'autres domaines fut en quelque sorte voilé par l'ombre du grand détective.

**Le L.J. : En somme, la raison pour laquelle Sir Arthur finit par prendre Sherlock Holmes en grippe relève de la légitime défense ?**

J. B. : C'est cela. Conscient que Holmes allait finir par dévorer son œuvre et son nom, Conan Doyle décida de le tuer.

Il découvrit alors que ce qu'il croyait un simple personnage de roman était devenu aux yeux de millions de lecteurs un être réel, de chair et de sang. Un héros national. Et l'on ne tue pas un héros de ce genre impunément.

La pression des lecteurs fut telle que Sir Arthur, on le sait, se trouva contraint de ressusciter son tourmenteur.

**Le L.J. : Quant aux relations entre Agatha Christie et son Hercule Poirot ?**

J. B. : Elles sont plus conformes aux traditions littéraires. Un auteur qui crée un personnage tend souvent, pour lui donner de l'épaisseur et du pittoresque, à lui prêter des traits qui risquent de devenir caricaturaux. Et si l'auteur se laisse entraîner par sa propre verve inventive, il finit par se lasser de certains effets forcément répétitifs.

Agatha Christie cher-

chait quelles caractéristiques donner à un nouveau détective. C'était pendant la guerre de 1914 et l'on avait installé des réfugiés belges à proximité de sa demeure. Elle s'amusa donc à donner vie à un ancien policier belge qu'elle baptisa Hercule Poirot. Au début, comme c'est souvent le cas, elle chargea tant le personnage qu'elle finit par s'en déprendre à cause de son côté trop caricatural. Elle se sentait évidemment bien plus proche de Miss Marple qui est d'ailleurs un bien meilleur personnage. Par la suite, Agatha Christie avoua qu'elle regrettait d'avoir confié le rôle principal du *Vallon*, son roman préféré, à Hercule plutôt qu'à Miss Marple.

**Le L. J. : Le roman du crime vraiment parfait reste à écrire...**

J. B. : Le crime vraiment parfait ? Vous voulez sans doute dire trois cents pages blanches ?

\* Littéralement : "Qui a fait le coup ?", roman policier à énigme dont le modèle reste *Le Meurtre de Roger Ackroyd*, d'Agatha Christie (NDLR).

Références : *Histoire du roman policier* Éditions de Fallois 350 p., 130 F.

**Aveux recueillis par Michel Deflandre**





## Les "Paris" maçonniques de Dominique Setzepfand

par Nicolas Bonnal

**D**ominique Setzepfandt nous avait donné l'an dernier un très remarquable *Mitterrand le grand architecte* où nous apprenions enfin la signification occulte des grands travaux du président défunt.

Il nous revient cette année en publiant à *Faits et Documents* un ouvrage sur le *Paris maçonnique*, qui nous permet de considérer Paris d'un œil neuf. C'est en effet à une excursion d'un genre particulier que nous convie Dominique Setzepfandt ; son livre ranime notre intérêt pour la ville-lumière, intérêt que nous avions pu croire diminué par les grèves du métro, les encombrements et la pollution. Mais les bâtiments et les travaux dévoilés dans le livre nous invitent à une toute nouvelle approche de la capitale. L'étude du sol parisien s'attache entre autres aux différents axes en fonction desquels les grands architectes bâtissent leurs demeures.

Un des axes fondamentaux est celui du méridien ; les lecteurs de Tintin, et en particulier du *Secret de la licorne*, savent que les Français avaient leur méridien, celui de Paris donc, qui tenait la dragée haute au méridien de la sorcière verte de Greenwich, si critiqué par Jean Robin dans *Le Royaume du Graal* ; les lecteurs de Jean Phaure (qui ne tarit pas d'éloges sur le livre qui nous intéresse) savent que Paris est une ville sacrée, où l'on ne bâtit jamais au hasard ; et

les lecteurs de Setzepfandt savent comment le méridien de Paris s'inscrit sur le sol de la Barque d'Isis.

Un artiste hollandais du nom de Dibbets a posé un certain nombre de clous dans le sol de la capitale ; il donne la clé de son œuvre au noir place de l'île de Sein, lieu-dit d'une statue absente consacrée à Arago. On peut trouver ces clous le long de l'axe nord-sud de la capitale, notamment au 125 boulevard Saint-Germain, devant le Palais du Luxembourg, rue de Seine, près de la Bibliothèque nationale (la vraie, pas la sinistre table renversée de l'est parisien).

Résumer un livre aussi dense est bien sûr inutile ; mais on peut renvoyer le lecteur aux pages consacrées au parvis de l'Hôtel de Ville où la nef assez malhabilement évoquée par une mosaïque révèle, regardée à l'envers, une *menorah* (chandelier à sept branches), à la Madeleine (qui fut conçue comme temple païen dédié au dieu Napoléon), à la Tour Eiffel, au Champ-de-Mars, à la très astucieuse FNAC-Ternes, où nous convions le lecteur, muni de son livre, à venir décrypter les secrets des "Frères".

Appliquée à Londres, la méthode Setzepfandt fait aussi merveille ; il est vrai qu'au royaume maçonnique par excellence on ne peut que s'attendre à un festival dans le genre. Londres est recouverte de colonnes tronquées, de pyramides,

d'arches suspectes et d'obélisques. La référence maçonnique permet aussi d'expliquer l'architecture de Bruxelles, la capitale de l'Europe.

Passée la découverte (qui, je le rappelle, peut renouveler prodigieusement notre intérêt pour le Paris visible), nous devons nous intéresser à l'explication de ces "provocations", comme dirait Chirac, architecturales ; provocations d'autant plus fortes qu'elles sont visibles, vérifiables, leurs bâtisseurs agissant avec morgue et arrogance mais aussi avec logique et conscience. Setzepfandt évoque le grand monarque, dont nous avons parlé dans notre livre sur *Mitterrand le grand initié* ; et un nécessaire balisage de l'espace parisien s'expliquerait ainsi. L'arraisonnement de l'espace parisien justifie aussi ces agissements qui marquent une prise de possession (au sens presque démoniaque du terme) de la Barque d'Isis ; cette prise de position est clairement antichrétienne et antiroyale ; elle se réclame de la tradition gréco-latine (dont certains ne se méfient jamais suffisamment à droite), de l'ésotérisme païen, de la tradition primordiale ; d'où les zodiaques des Jardins de l'Observatoire ou de l'Arche de la Défense, censés annoncer un retour de l'Âge d'or. Clairement, Setzepfandt fait débiter cette architecture contre-initiée et luciférienne aux Temps modernes ; Berna-





nos avait déjà évoqué la "paganisation" de la monarchie française depuis la Renaissance, qui prend un tour très suspect sous Louis XIV ; les rois, n'en déplaise à certains, ont commencé à maints égards le travail des Frères ; on renverra le lecteur à Molière, ainsi qu'au chapitre sur le "soleil noir de Louis XIV" écrit par Jean Robin dans *Le Royaume du Graal*.

Après la Révolution, le cycle s'accélère ; les places de la République, de la Nation, de

la Bastille, avec toutes leurs sculptures allégoriques en témoignent, qui célèbrent l'âge d'or à venir caractérisé par le triomphe des idées humanistes et progressistes. L'auteur du *Paris maçonnique* note qu'en marge de leur rationalité affichée les inquiétants représentants des Lumières sont décidément très attachés à d'obscurs symbolismes, à des rites insensés. Mais le monde, comme disait Nietzsche, n'est-il pas plus profond que le jour ne se l'imagine ? Et ne

vit-on pas dans la société du spectacle "à la confluence d'un très grand nombre de mystères" (Debord) ?

Il va de soi que ce livre, qui s'adresse à une élite toujours plus rare, celle des hommes libres qui veulent comprendre la trame de notre actualité, doit devenir un classique, en plus d'un guide pour visiter et faire visiter Paris

*Ed Faits et Documents.*  
BP 254 09

75424 PARIS CEDEX 09

#### **LES NAVIRES DE PIERRE »**

**de Anne Bernet**

**Éditions Clovis, 278 p., 75 F**

La littérature pour enfants et adolescents est un genre particulièrement difficile et Anne Bernet s'y essaie pour la première fois avec son talent habituel. Les plus jeunes, mais également leurs parents, liront avec plaisir cette histoire d'un jeune chrétien breton pris en esclavage par des barbares, à l'aube de notre ère. Publié dans la collection "Le Lys d'Or", ce récit est tout à la fois pédagogique et distrayant.

#### **« L'HOMME QUI AVAIT BÂTI SA MAISON SUR LE SABLE »**

**de Michel Delpech**

**Pocket, 148 p.**

uteur et interprète de chansons tendres comme "Chez Laurette" ou nostalgiques comme "Wight is wight", Michel Delpech aurait pu avoir une carrière artistique sans problèmes s'il n'avait été frappé d'une maladie bien plus sérieuse que d'aucuns le pensent : la dépression nerveuse. Cette "blessure de l'âme", comme on l'appelle parfois, a, plusieurs années durant, annihilé sa volonté et l'a rendu vulnérable aux charlatans de toute sorte. Un parcours angoissant que tout un chacun peut connaître.

#### **« L'INVINCIBLE CTHULHU »**

**de Brian Lumley**

**Fleuve Noir, 793 p., 78 F**

H. P. Lovecraft a créé, dans les années vingt, un courant fantastique que bien des auteurs s'ef-

forcent de suivre aujourd'hui encore avec plus ou moins de bonheur.

Ce roman de Brian Lumley reprend des personnages créés par le maître et les amateurs du genre apprécieront cet hommage au mythe lovecraftien. Près de huit cents pages d'angoisse, à déconseiller aux lecteurs sensibles.

#### **« LOUIS XI »**

**d'Emmanuel Bourassin**

**Tallandier, 120 F.**

Par un médiéviste de très haut talent, la biographie fouillée de l'un de nos plus grands rois qu'à l'évidence historiens et romanciers démocrates n'ont cessé, ne cessent de calomnier : qui n'a en tête l'odieuse image que peignit de ce prince Victor Hugo dans *Notre-Dame-de-Paris* ?...

Signataire du Traité de Picquigny, point final de la Guerre de Cent Seize ans, rassembleur du Pré Carré, qu'il doubla en vingt-deux années de règne, dompteur des beaux et cruels fauves féodaux, attentif à soulager la misère des menus, Louis XI méritait d'être de nouveau réhabilité. C'est à présent chose faite, bien faite...

#### **« LA GORGE »**

**de Peter Staub**

**Pocket, 50 F**

Un policier digne du feu-SAC, à ses moments perdus féroce tueur qui signait "Blue Rose" les crimes qu'il commettait, s'est suicidé voilà une quarantaine d'années.

L'affaire semble close. Apparence trompeuse, puisque deux crimes, de nouveau signés "Blue Rose", sont perpétrés. Il appartiendra au romancier Tim Hunderhille, malgré les risques encourus et malgré le rappel de sa sœur assassinée par le psychopathe, déchirant souvenir que réveille son enquête, d'élucider l'effroyable mystère. Tel que l'on jargonne en français de bastingue, un très bon "suspense".

#### **« FU MANCHU »**

**de Sax Rohmer**

**Le Masque, 149 F**

Le premier tome de la réédition d'une série romanesque, mi-fantastique, mi-policière, qui entre les deux guerres ravit les fêrus du genre. Le terrible Fu Manchu, un savant chinois qu'anime à la fois une sanglante haine de l'Occident et une folle volonté de puissance, veut imposer son joug au monde blanc. Chef du clan terroriste Sin Fan, le misérable use de mille moyens pour accomplir ce funeste projet : sortilèges, crimes ; mais, grâce à Dieu, il trouve toujours face à lui Mister Nayland Smith et le docteur Petrie, champions de l'Ordre indo-européen. A lire d'urgence, avant que n'intervienne la Police de la Pensée Politiquement Correcte... Au fait, le père Gaubert ne serait-il point un avatar du démoniaque Fils du Ciel ?





# Figures de style

## Amphigouri et antanacrase

**E**n ce temps-là, Toubon était ministre de la Culture. Si ! Si ! Ne riez pas (*ironie*) ! Et quelqu'un de ses subordonnés avait eu la bonne idée (*anti-phrase*) d'organiser sur Paris (*centralisme démocratique*) un concours d'écriture pour illettrés (*amphigouri*) ; le prix devait en être un livre. On aurait dû proposer alors un concours d'éloquence aux bègues – prix Démosthène, couronné de galets – la vraie éloquence se moquant de l'éloquence (*antanacrase*) – puis une élection présidentielle, les vrais politiques se moquant du monde (*parallélisme détourné*). Dans toute la France, ils sont légion (*cliché*) à apporter leur contribution au grand débat cacologique (*à-peu-près*), des plus humbles aux plus célèbres. Ainsi avons-nous pu voir sur FR3, le soir de l'exécution (*euphémisme*) de René Bousquet, apparaître le titre, incrusté sur les écrans : "Meurtre sans justice", qui me plongea dans la perplexité la plus totale. Le soir des funérailles de François Mitterrand (*nécrophilie*), on entendit sur la même chaîne le présentateur affirmer que c'était là "du jamais vu depuis bien longtemps" ; souhaitons que ça ne se reproduise plus ! Mais oublions la télévision, que je ne fréquente guère, pour la "presse écrite" (*pléonasme*) qui nous préoccupe. Comment : dans un pays qui se dit littéraire (*République des Lettres autoproclamée* ; *existe-t-il des républiques qui ne soient pas autoproclamées ?*), l'écrivain jouit d'un prestige inégalé, pourtant, l'écrivain ne paye pas (*bénévole, je sais de quoi je parle*). Très loin des flaqueuses de la pensée (*calembour*), comme Duhamel-July, qui se répandent dans toute la presse nationale et régionale, écrite autant que parlée (*énumération*), François Siégel se fait rare ; il s'économise, comme l'aurait dit Joffe, après avoir perdu cinq cent mille hommes en quelques semaines (*"je les grignote"*). Pourtant, son œuvre est loin d'être mineure ; comme *L'Express*, comme *L'Observateur*, comme *Le Point* s'adressent aux

élites, aux décideurs. (*basse flat-terrie*), *VSD* s'adresse à l'élite... des personnes qui décident de partir en week-end. Mais, pour cela, il faut trimer durement ; il ne faut pas être feignant (*redondance*).

— François Siégel, dans *VSD* du 12 janvier 1995, vous annonciez "Cette semaine, le plus grand journal politique de France s'appelle *VSD*" dans cet article où vous sûtes nous avertir de ce que "la gauche pourrait bien être présente au second tour, quitte à nous sortir un nouvel épouvantail de son chapeau". L'analyste politique que vous êtes sait voir loin ! — L'essentiel, comme chacun sait, est de raser gratis et de ratisser large !

— Vous le disiez déjà dans *VSD* en mars 1995, Maître ; il s'agit bien d'une paronomase ?

— Je dirais plutôt : un écho sonore. J'aime beaucoup les échos sonores ; maintenant, laissez-moi, mon bon, j'ai à réfléchir. Retirons-nous et laissons le Maître œuvrer. Des ennuis inexplicables (*litote*) l'ont obligé d'abandonner *VSD* ces derniers temps. Pour le moment, son goût pour l'écho sonore, son besoin d'écrire ne trouvent à se satisfaire qu'à l'ombre des cabinets les plus retirés. Souvenons-nous simplement qu'il a su créer, lui aussi, une école de pensée qui rayonne jusques aux pages du *Figaro-Économie*, où Jean-Louis Peytavin nous explique :

"François et Dominique Siegel dirigent avec brio le navire *VSD* amarré dans la cour et les étages biscornus d'un hôtel particulier du quartier Latin" (*cet amarré me fait marrer - homéotéleute*).

C'est à cela que l'on reconnaît le Grand Journaliste : il fait école ! Impossible de parler de lui sans faire des emprunts, du pastiche ; l'élève est à ce point imprégné du style du Maître qu'il ne peut faire que des copies, bien pâles en vérité ! Car, qui d'autre aurait pu dire, dans *VSD* du 2 mars 1995 : "Balladur s'enlisait dans les fils des écoutes mal tendus par son ami Pasqua" ?

Puis, dans le numéro du 9 mars

1995 : "Les pays qui assassinent des juges, des artistes ou des journalistes sont des pays morts" ?

Voilà comment François Siégel rendait un hommage émouvant à son père Maurice, créateur d'un style de radio (*Europe nuit - slogan syllepse*), dans *VSD* du 2 février 1995 :

"Il y a déjà dix ans, jour pour jour, Maurice Siégel décidait de partir vivre cette aventure que tout journaliste rêverait de raconter une fois, nous laissant seuls face à notre route avec *VSD* pour bagage et héritage".

Très beau texte surréaliste, ne trouvez-vous pas ? Mais ce n'est pas fini, voici la suite :

"Même si la rue Cassette a succédé à la rue Paul-Baudry (d'où l'expression : rendez-moi ma cassette !), même si nous nous sommes raccourcis de quelques centimètres, nous avons traversé ces années de solitude fermement accrochés à la barre, franchissant le train des dépressions qui, cycliquement, fondent sur la presse ... C'est à l'école de Maurice Siégel que nous avons appris l'indépendance, la différence de ton, ce refus de marcher droit quand il vous prend envie de marcher sur la tête ... il faut accepter des majorités qui ratisent large, où l'on intègre aux forceps dans une même famille (métabole !), le temps d'une élection, les pro-Européens et les anti-".

Arrivés là dans notre démonstration, deux remarques s'imposent :

1°) les forceps ne servent pas à ça ! Dans un prochain numéro, si Dieu veut, nous nous occuperons du problème des forceps ainsi que des nébuleuses ;

2°) je commence à croire que, pour les journalistes comme pour les politiques, ce qui importe ce n'est pas ce qu'ils disent mais le fait que ce soit eux qui le disent. Qu'en pensez-vous ?

Pour finir, je reprendrai la phrase de Nicolas Miguët : "François, votre absence nous manque !" **Michel BLANZAT**

**PROCHAIN ÉPISODE :  
QUI AIME BIEN CORRIGE BIEN !**





## Sur la disneyisation du monde

**I**l existe un nombre toujours plus restreint de lieux non profanés. Entendons par là que le système, s'il s'est consacré depuis des siècles, au moment notamment de la Révolution française et de la Révolution industrielle, à la destruction de lieux signifiants, se plaît aujourd'hui à récupérer ces mêmes lieux.

Durant des décennies, il ne s'est agi que de détruire ; les rocade, les grandes surfaces (qui appartiennent aux plus grosses fortunes françaises maintenant, qui ont fait de la France une gigantesque épicerie, un commerce de gros pour chômeurs et fauchés), les ronds-points, les HLM, les ZUP ont abondamment contribué à la défiguration de notre pays.

Il est stupéfiant d'entendre des ânes reprocher les grands travaux de Ceausescu alors que notre pays s'est complu avec une criminelle imbécillité à effacer tant des traces de son passé.

Cet heureux temps n'est plus, ajoutera-t-on, et tout le monde s'accorde maintenant à défendre notre sol et notre passé. Et de faire l'éloge du patrimoine, du tourisme vert et de l'impayable "pétrole culturel" ; et d'aménager en conséquence ledit patrimoine en annexe de Disneyland, de Jurassic Park et de salle de spectacle. L'intérêt de ces manipulations subtiles est multiple, s'il reste énigmatique : il permet, bien sûr, de faire beaucoup d'argent ; lorsqu'il n'est plus possible de plumer le pigeon, on lui vole jusqu'à l'air et à l'eau qu'il respire, comme l'avait compris Maupassant dans Mont-Oriol (les cures thermales font payer l'air et l'eau, ce qui est quand même un comble). On paie pour voir de loin Carnac ou Stonehenge, on paie pour voir des copies de tableaux, on paie pour entrer dans une église. Votre présence coûte deux livres par minute, est-il écrit dans la nef de Saint-Martin-In-The-Fields à Londres, payez donc. D'ici peu, le pont du Gard

va devenir payant et va être protégé par de solides barrières. Il importe apparemment à nos dirigeants d'isoler le plus possible les lieux forts et signifiants, et de les confisquer ; l'argent n'est qu'un moyen, et il permet la mise en scène, l'aménagement différent et nouveau du monument ou du site qu'il est censé protéger des foules.

La mise en scène permet aussi de donner l'impression au peuple qu'il vit encore en harmonie avec un patrimoine recréé, reconfiguré. Dans l'univers de simulacres dans lequel nous évoluons, nous acceptons de traiter une cathédrale comme une salle de concert, le Palais des Papes comme un hall de gare, le Mont Saint-Michel comme temple New Age ou Rocamadour comme un centre Beaubourg. Le pire est qu'il est difficile par la suite de considérer ces lieux sous leur angle traditionnel et initiatique. Soit ils sont ramenés à des constructions barbares (comme à Carnac, où l'on explique au pékin les suspects motifs des classes dirigeantes de l'époque...), soit ils sont considérés comme de simples curiosités, comme Ayers Rock en Australie ; il devient difficile de toute manière de se concentrer et de méditer au milieu des bobs des touristes allemands, des flashes nippons et des bêlements latins. La profanation est le fait soit de l'effet de masse qui la rend inévitable, juste conséquence du règne de la quantité ; soit d'une volonté plus subtile, sur l'origine de laquelle il est bon de s'interroger.

Le tourisme est né au XVIII<sup>e</sup> siècle ; d'abord l'apanage de riches oisifs, il a été promu par des artistes et des écrivains liés à la contre-initiation, les Dilettanti, au premier rang desquels Reynolds et Sterne ; en France, les Lumières ont aussi célébré l'esthétisation du monde, notamment des ruines (que l'on pense à Diderot, Vernet ou à l'inquiétant

dessinateur des Carceri Piranese). La progressive démolition du monde ancien nécessitait une récupération partielle (il n'est pas jusqu'aux anciennes manufactures qu'on ne récupère aujourd'hui) de ce dernier, transformé en écorce morte (les qliphoth de la Kabbale), susceptible de servir de réceptacle à des influences suspectes : on pense à l'Égypte, bien sûr, mais aussi à la Grèce ou à l'obsessionnelle Italie en ruines de Poussin et du Lorrain.

Les lieux les plus visités de France sont justement des lieux signifiants sur le plan spirituel : Rocamadour, le Mont Saint-Michel ; ou bien ce sont des lieux "travaillés" sur le plan architectural, comme la Tour Eiffel ; ou bien des lieux retravaillés, préparés, conditionnés comme la cuisine de notre époque ; on pense bien sûr à Notre-Dame, au Louvre et à ses permanents travaux. On relira à cet effet les livres de Setzefand (voir rubrique "c'est à lire").

L'agglutinement des masses a quelque chose de répugnant mais visiblement aussi de nécessaire : il faut faire la queue, comme à Saint-Paul, au Louvre ou à Eurodisney, ce qui doit permettre de mieux préparer le clamping à recevoir sa dose d'influences subtiles.

Le concept même des parcs Disney doit retenir notre attention, au moment de conclure : c'est d'Amérique qu'est venu le concept de parc national, qui conditionne la nature ; ou la notion de musée gorgé de faux, qui rend toute authenticité impossible (Jean Phaure voit dans la prolifération des musées une preuve manifeste de la Fin des Temps) ; et ces parcs à thèmes qui permettent de transformer nos traditions en objets de consommation et de conditionnement collectif. Il faut décidément tenir l'œil ouvert, pour vivre à notre époque.

Nicolas BONNAL





«Delon, hélas

**I**nconditionnel d'Eric-Emmanuel Schmitt depuis son superbe *Le Visiteur*, c'est avec gourmandise que je me suis rendu au Théâtre Marigny. Ajoutons-y l'intérêt, trente-six ans après *Dommage qu'elle soit une p...* de retrouver Delon en scène.

Patastras ! La montagne accouche d'une pauvre souris anémique. Réussir, au théâtre, deux heures à ce point soporifiques relève de l'exploit. Le voilà bien, l'opium du... parisianisme. Un auteur à succès (Alain Delon) vit en misanthrope sur une île perdue. Il a, cependant, accepté de recevoir un jeune homme (Francis Huster) soi-disant journaliste, pour parler de la dernière œuvre du Maître : quinze ans de correspondance avec une maîtresse... Révélation : elle était l'épouse du visiteur. Ses lettres superbes, c'est lui qui les signait ! Delon est très fâché... Il crie bien ! Quel talent ! Ça commençait façon *Port Royal* ça finit en *Cage aux folles*. En vaudeville, le sujet eût été délirant... Mais Monsieur Delon ne rigole pas. Dommage. Cela dit, la recette est chaque soir confortable.

Il faut pouvoir annoncer dans les diners en ville qu'«on a vu Delon» comme on a «fait les Caraïbes» l'hiver dernier. D'ailleurs, juste avant le rideau ont annoncé que... «les spectateurs sont priés de neutraliser leurs portables»... On draine le public qu'on mérite.

Monsieur Francis Huster sert avec jubilation la soupe au fauve... Monsieur Bernard Murat ne fait pas le poids devant ces deux monstres, la mise en scène va Delon... en large... Inexistante. Complet chaque soir !

**Olmetta**

Théâtre Marigny :  
01 42 56 04 41.

Des Lyres...

**A** force d'en voir on le devient ! Depuis que j'ai adopté cet apophtegme, je ne fréquente plus grand monde. Je suis pratiquement seul et, en fait, je suis seul ! Appelons les choses par leur nom, je dis cela sans la moindre idée de me faire valoir. Je crois d'ailleurs que c'est à ce moment-là que l'impression de solitude m'est venue.

Je me suis claquemuré dans la cabine de troisième classe, hublot aveuglé par des planches et j'ai composé...des sonates, des symphonies, des airs d'opéra. Même le numéro de téléphone de mon pédiatre. En vain : il ne me parle plus depuis quarante-neuf ans ; j'en ai un peu plus, mais j'ai toujours menti, j'adore ça.

C'est difficile d'écrire la musique sur les murs d'une chambre, heureusement que j'arrive à faire de toutes petites notes, comme des pattes de mouches, on les voit à peine, cela me permet d'envisager des morceaux tout à fait semblables à ceux que j'ai entendus une fois dans mon rêve, alors, je les recopie... juste pour moi.

Un monsieur, l'autre jour, en blouse blanche, est venu mettre un matelas contre un des côtés de la pièce, il m'en a promis un autre... Je l'ai eu ! Il n'a rien remarqué ! Je crois que c'est parce que je m'étais cogné très fort, en essayant la démesure de ma dernière valse brillante et puis, c'est comme pour la marche turque..., il faut la maîtriser dans neuf mètres carrés, je peux vous dire que ça en fait des allers-retours. On ne se rend pas compte si on n'est pas passé par là.

A propos de passer... ce serait bien si quelqu'un me ramenait le mien. J'avais comme un bourdon dans la tête en me levant, ce matin, je donnerais tout pour qu'on me le vole...

En plus ce serait un beau titre, moi qui n'en ai aucun, il fait si froid, je vais finir l'hiver et j'aurai fait le tour du calendrier, comme le marchand des quatre saisons avec sa carriole, quand j'étais petit... Mais pourquoi je disais tout ça ?

**Delaigle**

« Sleepers »  
de Barry Levinson

**C**e drame psychologique américain est une réelle réussite. Ce qui n'est pas surprenant de Levinson.

Adapté d'un roman autobiographique, c'est l'histoire, dans les années soixante à New York, de quatre gosses inséparables. Immigrés italiens et polonais de la deuxième génération, ils multiplient les sottises sans conséquences jusqu'au jour où leur dernière aventure se termine en drame, ce qui les conduit devant les tribunaux. Les quatre copains se retrouvent en maison de correction où durant plusieurs mois ils seront l'objet de sévices et victimes de viols répétés sous l'autorité d'un groupe de gardiens particulièrement pervers.

Ils encaissent sans murmurer mais rêvent de vengeance, confortés dans leur souhait après la lecture du... *Comte de Monte-Cristo*.

Devenus adultes, ils vont assumer leurs rancœurs, les uns ayant mal tourné en tuant l'un de leurs bourreaux, les autres en les tirant du mauvais pas où ils se sont mis, au cours d'un procès d'une grande intensité.

Ils sont, depuis l'enfance, suivis par un prêtre tout de mansuétude, de compassion et de courage qui va jusqu'à l'extrême pour les aider.

Dans ce rôle, Robert De Niro est au sommet de son jeu.

En dehors d'une histoire prenante formidablement filmée, la distribution éclatante fait de ce film un intéressant moment de cinéma.

Dustin Hoffman est un avocat alcoolique surprenant. Vittorio Gassman prête ses traits burinés à un mafioso plus vrai que nature.

Et puis il y a Brad Pitt, Jason Patrick, etc.

C'est peu dire qu'il faut voir ce beau film

**Olmetta**





## Le décor d'opéra

C'est un art véritable que la réalisation de décors d'opéra. Qui s'apparente davantage à l'architecture qu'à la peinture.

Une exposition à la bibliothèque-musée de l'Opéra Garnier le prouve. En présentant, avec cent trente-cinq pièces de ses collections, une histoire et un voyage à travers ces décors, du XVIIIe siècle à nos jours.

Maquettes en volumes, esquisses, estampes, photographies montrent combien le décor reflète la musique, combien il participe au "rêve"

"L'opéra, c'est le pays des fées", disait Voltaire et chaque décor reconstitue un petit univers clos très onirique. Où l'architecture est souvent présente, au besoin en décors peints. C'est ce qu'a fait Torelli (*Le Nozze di Peteo e di Theti*, 1654), par exemple, en une reconstruction idéale.

Le décor sait aussi se faire exotique ; et, au XVIIIe siècle, on on représente même le Paradis et les Enfers.

C'est en 1642 que Torelli invente une "peinture qui bouge" : le décor se décompose par plans successifs portés par des chariots mobiles. Et la scène à l'italienne est mise au point pour permettre le fonctionnement de cette invention. Qui va se perfectionner au XIXe. Une maquette l'explique.

Le décor peint a eu ses heures de gloire. Il a aussi ses limites, même quand il figure l'éruption d'un volcan du dernier jour de Pompéi, même quand il est réalisé par de grands peintres (mais pas décorateurs !) comme pour Diaghilev au début du siècle. Car il faut aussi que les acteurs, l'action puissent s'y intégrer. C'est pourquoi on a réalisé le décor-machine, c'est-à-dire, de nouveau, une architecture qui bouge. Dont l'un des sommets fut atteint avec *L'Africaine* de Meyerbeer, au XIXe siècle.

**Nathalie Manceaux**

Opéra Garnier, Place de l'Opéra, Paris 1er. Tous les jours de 10h à 17h jusqu'au 2 février.

## Tout Gabin :

Il y a vingt ans disparaissait l'ancien quartier-maître Moncorger, plus connu sous le nom de Gabin. Enfant d'artistes de music-hall, il monta lui-même sur les planches rapidement et dansa, entre autres, la valse chaloupée en compagnie de Mistinguett. On ne peut résumer sa carrière cinématographique en quelques lignes. On sait que sa "traversée du désert" de l'après-guerre s'acheva dans les années cinquante, avec des productions dont les plus réussies sont rééditées aujourd'hui par Film Office.

Parmi elle, *Le Président*, de Henri Verneuil, tiré d'un roman de Simenon, et dialogué par Michel Audiard.

On reconnaît Clemenceau dans ce portrait d'un ancien président du conseil, retiré de la politique après la trahison de son collaborateur. Dans le rôle de ce dernier, Bernard Blier est cauteleux à souhait.

*Touchez pas au grisbi*, de Jacques Becker, relança la carrière de Gabin qui reçut le prix d'interprétation masculine au Festival de Venise. Cette histoire de gangsters vit débiter un ancien catcheur qui devait devenir célèbre : Lino Ventura.

Dans *Le Cave se rebiffe*, Gabin compose un ancien truand retiré des affaires et revenu en France pour une affaire de fausse monnaie. Une fois de plus, les dialogues d'Audiard font mouche et ce n'est pas sans émotion qu'on revoit Martine Carol, Maurice Biraud et Franck Villard.

*Le Gentleman d'Epsom*, dû à Gilles Grangier en 1962, remet face à face Gabin et de Funès, six ans après *La Traversée de Paris*.

**Michel Deflandre**

"Les Grands Classiques" — Jean Gabin. Distribution : Film Office.

## Joie

Beni-Abbès, en 1905, Lyautey passa une soirée dans l'oasis saharienne où le père de Foucauld avait son ermitage. «Après dîner, rapporta le maréchal, un phonographe débita des chansons montmartroises. Je regardais Foucauld, me disant : "Il va sortir". Il ne sortit pas, il riait même ».

Oui, il riait, celui qui se levait à minuit pour prier une heure, qui se relevait à quatre heures pour une journée où s'harmonisaient travail manuel, visites, longues heures d'oraison, lecture et écriture ; il savait rire, l'ermite nourri de dattes, de figues et d'un peu de lait concentré.

« A table (la table de Laperrine à Tamanrasset) on ne causait pas de choses sérieuses, on plaisantait, on taquinait le cuisinier du colonel. Le père de Foucauld riait... » (R. Bazin).

Rire faisait partie de son apostolat. « Être humain, charitable, toujours gai. Il faut toujours rire, même pour dire les choses simples. Moi, comme vous le voyez, je ris toujours, je montre mes vilaines dents. Ce rire rapproche les hommes, leur permet de mieux se comprendre, il égaie parfois un caractère assombri ; c'est une charité ».

Charles de Foucauld avait comme nous des motifs de tristesse. Où allait-il chercher sa joie (car il allait la chercher) quand elle ne jaillissait plus, quand l'angoisse ou le sentiment de son indignité la recouvriraient ? Où ?

Dans les mystères joyeux du Rosaire. « Nous devons être dans la joie, car Notre-Seigneur est ressuscité. Il est infiniment heureux et son règne n'aura pas de fin. C'est là le fond, le vrai de notre joie ... Quelque triste que je sois, quand je me mets au pied de l'autel et que je dis à Notre-Seigneur Jésus : "Seigneur, vous êtes infiniment heureux, et rien ne vous manque", je ne puis faire autrement que d'ajouter : "Alors, moi aussi, je suis heureux, et rien ne me manque ; votre bonheur me suffit" ».

**Abbé Guy-Marie**







## Un déménagement, des aménagements

«Trois déménagements valent un incendie...» dit la sagesse populaire.

En moins de quatre ans, Le Libre Journal a déjà déménagé deux fois. C'est dire si nous avons soin de nous installer dans des locaux où nous resterons le plus longtemps possible.

Pour cela, d'importants aménagements sont indispensables qui vont grever lourdement notre maigre budget.

On peut aider Le Libre Journal à y faire face en envoyant une participation à SDB, 139 boulevard de Magenta, 75010 PARIS.

Merci d'indiquer :  
"Souscription déménagement".

Le Libre Journal

## Mais que fait la Police de la Pensée ?

## Le livre qui renvoit les censeurs.

En vente au journal  
120 F dont, si possible, 20 F en timbres  
Chèques à l'ordre de  
J.P. Cohen.

Jean-Pierre COHEN

## Les Cohenneries



Préface de  
Jean-Marie Le Pen

Les vilains hardis